Document generated on 06/02/2025 9:53 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

Écrire pour le théâtre au Québec aujourd'hui ?

François Létourneau

Number 120 (3), 2006

Paroles d'auteurs

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24407ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Létourneau, F. (2006). Écrire pour le théâtre au Québec aujourd'hui ? *Jeu*, (120), 123–125.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

FRANÇOIS LÉTOURNEAU

Écrire pour le théâtre au Québec aujourd'hui ?

Je commencerai par une confession : je n'ai pas l'habitude de réfléchir à ma pratique. (J'ai mis trois jours à accoucher de cette phrase-là, alors vous vous imaginez.) Cela peut sembler bête, mais c'est pourtant vrai. Je peux vous dire que je travaille fort, que l'écriture me passionne, que j'ai beaucoup de plaisir à travailler avec mes amis, que le succès est plus agréable que l'insuccès, que toucher les gens, je ne sais pas trop ce que ça veut dire, que je déteste faire des demandes de subventions, que je ne lis pas la revue *Jeu*, que j'ai horreur des mots d'auteur dans les programmes, que je les trouve souvent prétentieux et toujours inutiles, que j'essaie de faire un théâtre pas trop bourgeois, que le théâtre est presque toujours bourgeois, que je remercie infiniment les gens – il y en a beaucoup – qui ont su me faire confiance alors que je n'arrivais pas moi-même à le faire, qu'au théâtre on est libres, que les bonnes pièces sont celles qui disent la vérité, que la vérité, je ne sais pas trop c'est quoi, mais que c'est justement pour le savoir que j'écris. Je peux vous dire tout ça, mais ça ne fait pas de moi quelqu'un qui peut vraiment vous dire ce que c'est que d'écrire pour le théâtre au Québec aujourd'hui. Mais bon, je peux tout de même essayer.

Tout d'abord, pour écrire pour le théâtre au Québec aujourd'hui, il faut écrire des pièces. C'est, je dirais, l'étape la plus importante du processus. Comment on écrit des pièces ? Je n'en ai pas la moindre idée. Harold Pinter disait, en 1962, lors d'une conférence intitulée *Writing for the Theatre* : « *I've written nine plays [...] and at the moment I haven't the slightest idea how I've managed to do it. Each play was, for me, a different kind of failure. And that fact, I suppose, sent me to write the next one.* » S'il existe un *processus d'écriture*, c'est donc celui-ci : on écrit une première pièce sans savoir ce que l'on fait, on échoue, on se relève, on décide d'écrire une deuxième pièce fort d'une première expérience, on ne sait pas plus ce que l'on fait, on échoue encore, on se relève une fois de plus, on écrit une troisième pièce, et ainsi de suite. Et, à la fin d'une longue chaîne d'échecs, on obtient ce que l'on espérait tant : une belle carrière.

Mais, me direz-vous, pour écrire pour le théâtre au Québec aujourd'hui, ne faut-il pas « vouloir dire des choses » ? J'aurais tendance à répondre : pas nécessairement. Je vous soumets mon raisonnement sous forme dialoguée pour faire plus vivant :

Le journaliste s'entretient avec l'auteur.
J – Auteur, qu'avez-vous voulu dire en écrivant votre pièce ?
A – Je ne sais pas. En fait oui, je sais. Je sais très bien. Je n'ai rien voulu dire. Ou en

fait, je n'ai rien voulu dire d'autre que la pièce. Ce que j'ai voulu dire, c'est la pièce. La pièce est mon discours. Il n'y a pas d'autre discours que la pièce. Si vous voulez savoir ce que j'ai voulu dire, je vais devoir vous lire la pièce du début à la fin. Il n'y a pas d'autre façon de vous dire ce que j'ai voulu dire. Je n'ai d'ailleurs pas écrit la pièce pour dire quelque chose. La pièce dit sûrement quelque chose, elle dit mille choses, mais ce n'est pas *pour ça* que je l'ai écrite. Je ne crois pas qu'on écrive pour dire des choses.
Le journaliste fixe l'auteur, consterné. Il lui crache au visage.
Fin de la pièce.

Après avoir écrit des pièces décevantes et après avoir dit des choses sans les dire, que manque-t-il à l'auteur pour qu'il puisse enfin prétendre écrire pour le théâtre au Québec aujourd'hui ? Je dirais : de la chance. Beaucoup de chance, en fait. Il faut avoir des amis talentueux, doués pour le jeu et la mise en scène. Il faut rencontrer des gens qui croient en nous. Quand je pense à mes amis Frédéric Blanchette, Claude Poissant, Patrice Robitaille et Jean-Denis Leduc, je me trouve chanceux. La complicité, c'est ce qu'il y a de plus important pour un auteur. Le métier de dramaturge n'est pas un métier solitaire, au contraire. En fait, je connais peu de métiers qui reposent autant sur le talent des autres. Sans ses amis, l'auteur de théâtre n'est vraiment pas grand-chose. Prenez un texte sur papier, déposez-le sur une scène et vous verrez comment le public réagit.

Cheech de François Létourneau, mis en scène par Frédéric Blanchette (Théâtre de la Manufacture, 2003). Sur la photo : François Létourneau et Fanny Mallette. Photo : Yanick Macdonald.

Théâtrographie

(Les années correspondent à la création du texte. Si le titre est suivi d'un astérisque, c'est que le texte n'a pas encore été produit à la scène ; l'année correspond alors à la première mise en lecture de la pièce. S'il y a deux astérisques, le texte n'a connu ni lecture ni mise en scène ; l'année est alors celle du dépôt au CEAD. Les textes radiophoniques ne sont pas mentionnés.)

Gary, de l'Ohio, 2000.
Stampede, 2001 (Dramaturges Éditeurs, 2001).
Ronald (Fable corporative) (texte écrit avec Patrice Robitaille), 2002.
Cheech ou Les hommes de Chrysler sont en ville, 2003 (Dramaturges Éditeurs, 2003).
*Mort à San Fernando**, 2003.
Madame, 2004.
Gestion de la ressource humaine, 2005.
Monsieur le Conseiller, 2005.
Texas, 2006 (Dramaturges Éditeurs, 2004).

Ce qui m'amène à la dernière chose dont un auteur a besoin pour écrire pour le théâtre au Québec aujourd'hui : un public. Ce public doit être composé minimalement d'un spectateur, mais c'est toujours plus agréable quand ils sont plusieurs. (J'ai déjà joué dans des spectacles où nous étions plus sur scène que dans la salle, une expérience intéressante, mais que je ne tiens pas nécessairement à répéter.) Ce qu'il y a de bien avec le public, c'est que c'est généralement lui qui permet à l'auteur de payer son loyer. On l'oublie parfois, mais c'est la vérité la plus fondamentale du théâtre : il y a des gens dans la salle qui écoutent, et ça peut être une bonne chose de ne pas trop les emmerder. Qu'on me comprenne bien : j'écris pour moi, je suis un parfait égoïste. Mais j'essaie aussi, de temps en temps, de ne pas perdre de vue qu'une fois sur scène, mon texte aura à faire connaissance avec l'Autre. L'Autre a payé son billet, il est assis, il attend. J'ai donc intérêt à m'en préoccuper minimalement. Sinon, l'Autre va trouver ça vraiment plate, et on ne le reprendra plus au jeu. Et le problème, c'est que sans l'Autre, il n'y a pas de jeu. (Se préoccuper de l'Autre, ça ne veut pas dire le flatter dans le sens du poil. Ça veut dire le prendre en considération, c'est tout.)

J'approche la limite de mille mots, je me tais. C'est fait, j'ai finalement écrit dans la revue *Jeu*. Je ne sais pas si c'est une condition essentielle pour écrire pour le théâtre au Québec aujourd'hui, mais je me dis que ça ne peut pas nuire. **j**